

JAPPELOUP

DU MÊME AUTEUR

Jappeloup, le conquérant (avec Daniel Mermet), Robert Laffont, 1991.

Propos débridés sur le cheval, Robert Laffont, 1993.

OUVRAGES SUR PIERRE DURAND ET JAPPELOUP

Jappeloup-Milton, deux chevaux de légende, de Alban Poudret, Robert Laffont, 1995.

Crin noir, de Karine Devilder, Denoël, 1988.

Pierre DURAND

JAPPELOUP

Avec la collaboration de Michel Fradet



Tous droits de traduction, d'adaptation
et de reproduction réservés pour tous pays.

© Éditions Michel Lafon, 2012
7-13, boulevard Paul-Émile Victor – Île de la Jatte
92521 Neuilly-sur-Seine cedex
www.michel-lafon.com

*À mes parents, pour l'équilibre de vie dans lequel
ils m'ont fait grandir ;
à ceux que j'aime, et qui le savent ;
à ceux qui m'ont aidé à franchir les obstacles ;
à mes chevaux qui m'ont tout donné, avec une larme
particulière pour Gitane, Bonita, Urgence, Velleda,
Carrefour, Laudanum, Jappeloup et Narcotique.*

« *Voir loin, parler franc, agir ferme.* »

Pierre DE COUBERTIN

– PROLOGUE –

Confiant, Jappeloup s'avance vers la paume que je lui tends et pose le velours tiède de ses naseaux dans le creux de ma main. Je flatte son encolure, débarrasse machinalement sa crinière de quelques brins de paille. Il vient de se rouler dans son box. Les muscles tressaillent sous la robe sombre quand Bernadette, sa *groom*, brosse le dos, les flancs, la croupe de Jappeloup. Quand elle lui demande de lever un pied pour curer la sole qui se trouve sous le sabot, « Allez, donne ! », elle saisit doucement l'un ou l'autre de ses membres par le boulet et il s'exécute avec l'air détaché d'un gentleman chez sa manucure. L'humeur est bonne. Il n'est pas rare cependant que le farfadet se révèle ombrageux. Je le sais capable de poser un sabot négligent sur mon pied, d'un écart soudain. Avec son mètre cinquante-huit au garrot, Jappeloup n'est pas bien grand, pas bien lourd – son gabarit n'est en rien comparable à celui de ses adversaires, mais il est vif comme l'éclair. Fantasque, cabochard, imprévisible, ce cheval l'est souvent. Mais pas aujourd'hui, au petit matin du 2 octobre 1988, à Séoul, Corée du Sud, à

JAPPELOUP

quelques heures de la clôture des Jeux de la XXIV^e olympiade. Jappeloup pose sur moi un regard de charbon. Je n'y lis aucune folie. Il est attentif, comme en témoignent ses oreilles qu'il garde à la verticale, et paisible. Il sait ce que j'attends de lui. Parce qu'il nous reste une mission à accomplir... D'ici quelques jours, nous allons rallier la France avec une médaille de bronze gagnée en équipe – c'est bien –, ce serait mieux de rentrer à la maison avec de l'or. D'autant que je nourris ce rêve depuis vingt ans...

— I —

LA FIÈVRE OLYMPIQUE

LA MASCOTTE DE SAINT-SEURIN-SUR-L'ISLE

Saint-Seurin-sur-l'Isle se situe à l'intersection du méridien de Greenwich et du quarante-cinquième parallèle – lequel est à égale distance du pôle Nord et de l'équateur. Je crois que là réside l'unique singularité du village posé entre Gironde et Dordogne où j'ai vu le jour en 1955, le 16 février pour être précis. Il est blotti entre les méandres d'une rivière au débit paresseux où l'on aperçoit l'ombre souple et nonchalante des poissons les jours d'été. Une route principale le traverse, elle relie Bordeaux à Périgueux – c'est celle qu'emprunta le général de Gaulle lorsqu'il honora l'Aquitaine de sa visite. Quelques années plus tard, la population de Saint-Seurin a pu voir passer dans ses rues la flamme des Jeux olympiques d'hiver de Grenoble. Voilà pour les événements majeurs qui s'y sont déroulés depuis ma naissance. C'était il y a cinquante-sept ans...

À cette époque, les femmes ne choisissaient pas systématiquement d'accoucher à la maternité, c'est pourquoi j'ai vu le jour dans la maison de mes

grands-parents maternels. Étant né « coiffé », en d'autres termes avec une poche d'eau sur la tête, le médecin assura à mes parents que cette particularité était l'apanage des plus chanceux, de ceux que la nature ne manquait jamais de gratifier d'un don. Comment ne pas avoir envie de le croire ? Pour les conforter dans l'idée que ma naissance était décidément placée sous l'aile de la Providence, l'un des ouvriers de la capsulerie dont mon grand-père maternel était directeur vint à rendre l'âme sur le seuil de la maison familiale, victime d'une crise cardiaque, au moment précis où je poussais mes premiers cris. Selon les contes et croyances alors en vigueur dans notre région, un nouveau-né qui remplaçait de la sorte, pour ainsi dire au pied levé, l'un de ses aînés, était promis à un avenir radieux. Voilà comment j'ai débuté dans la vie...

Dans les années cinquante, Saint-Seurin recense un millier d'âmes et c'est un centre économique important pour la région. Du fait de la proximité de l'Isle – la rivière offre son énergie et permet, grâce à son canal, d'acheminer les marchandises –, quatre entreprises y sont implantées. On fabrique des capsules de vin en plomb chez Beats et Blanchard, des chaussures chez Bonnot, des billes de bois et du parquet à la scierie Bentéjac, et tous types d'emballages sortent de la cartonnerie des Soustre. Quelques familles, dont celle de ma mère, les Chaminade, constituent le tissu social du village, et Henri, mon grand-père, aîné d'une fratrie de six enfants, en est l'un des acteurs les plus impliqués. Il est, entre autres, le fondateur d'une équipe de football qui

s'est illustrée durant deux décennies – en division d'honneur d'abord, en division 2 ensuite. D'anciennes gloires des Girondins de Bordeaux sont même venues finir d'user leurs crampons à Saint-Seurin.

À cinq ans, j'arpente les stades avec mon père qui me tient par la main et je ne tarde pas à devenir la mascotte de l'équipe de foot. Avant le coup d'envoi de chaque match, maillot vert sur le dos, c'est moi qui entre sur la pelouse devant les grands. Je suis survolté par cette ambiance, par les cris du public. La population de Saint-Seurin est presque au grand complet et les supporters des visiteurs sont venus des hameaux voisins. Je les entends encore... comme le bruit sourd et mat qui accompagne la grimace du joueur lorsque, malencontreusement, sa tête a rencontré le lacet en heurtant le ballon qui à l'époque, était une lourde boule de cuir. Je garde en mémoire la silhouette d'Audebert, l'entraîneur de l'équipe qui occupait aussi la position d'arrière central, un joueur racé entre tous. Il a été ma première idole sportive. La deuxième, celle qui a marqué mon enfance, s'appelait Jacques Anquetil. Je me souviens de son visage émacié, de ses traits crispés par la douleur et l'effort lors d'une ascension dans les Alpes. Mais celui qui veille sur moi, c'est avant tout autre Henri Chaminade, l'homme qui a tellement influencé mon enfance...

À Saint-Seurin, des Chaminade, on en trouve un peu partout. Un de nos cousins tient le café-bar. Un vieil oncle coupe la viande à la boucherie du coin. Un autre est le meunier du village. Chez nous,

les dimanches sont bucoliques et festifs. On mange, on boit, on rit. Mariages et parties de pêche ponctuent la belle saison, la chasse annonce l'automne. Les années passent, les anniversaires se succèdent... Je nous revois assis à des tables tendues de blanc, le bonheur sur tous les visages. L'enfance s'écoule plus qu'elle ne s'enfuit, l'école primaire et ses leçons de choses s'éloignent – elle a été un divertissement plus qu'une contrainte. Quelques heures passées à l'église dans une aube d'enfant de chœur ont complété durant des années cet emploi du temps de jeune garçon choyé par la vie.

Plus que tout, j'aime le foot et m'attarder dans les vestiaires pour refaire le match avec les copains de l'école primaire. L'esprit d'équipe et la notion du don de soi au profit du collectif me fascinent déjà – j'éprouverai évidemment plus tard beaucoup de frustration dans ce domaine en pratiquant la discipline individuelle, voire individualiste qu'est l'équitation. En attendant, pour moi, à cette époque, il ne fait aucun doute : j'ai un avenir de footballeur tout tracé au sein de l'équipe de Saint-Seurin. Mais une balade à bicyclette dans notre belle campagne, en compagnie de mon grand-père, va quelque peu modifier la trajectoire que je m'étais fixée...

Je suis Henri Chaminade sur son vélo. Nous roulons paisiblement sur la route de Puynormand, à quelques kilomètres de la maison. L'air est doux en cette fin d'après-midi d'été 1964, et nous longeons des prés qui s'étirent dans une lumière dorée.

Au détour de l'un d'entre eux, je m'arrête. Je mets pied à terre, et je regarde, fasciné... Il y a là, devant moi, la masse majestueuse et imposante d'un cheval de trait solidement campé sur ses quatre sabots. Le poitrail est musculeux, la croupe puissante. Il est légèrement pommelé, droit et fier. Son crin est épais, il l'agite sporadiquement pour se débarrasser des taons qui l'assaillent. Mais il en a vu d'autres... Il est invulnérable. Je suis à la fois intrigué et émerveillé, subjugué en tout cas par la beauté de l'animal. Equus vient d'entrer dans ma vie. C'est une surprise et c'est un coup de foudre. Aussi fulgurant qu'immédiat...

De cette rencontre, je garderai une affection profonde pour les chevaux de trait. Avec une prédilection pour le percheron gris du vignoble d'Ausone qui labourait la terre de son pas lourd et puissant entre les rangs de vignes – le voir travailler ainsi lorsque j'ouvrais mes volets, il y a une vingtaine d'années, avec en toile de fond les collines de Saint-Émilion, était source d'émerveillement.

Mais il va falloir attendre l'été suivant pour enfourcher un cheval pour la première fois. Nous sommes en vacances familiales en Andorre. Des baptêmes équestres sont proposés au départ de la ville, avec un détour par un petit chemin bordant un gave. En selle, le sentiment de bien-être est immédiat ; aucune appréhension... Mon bassin accompagne le pas lent et paisible de ma monture avec aisance et naturel, laquelle me transporte vers un monde de sensations nouvelles au rythme de ses sabots qui égrènent des notes claires sur le sol

JAPPELOUP

pierreux. Je m'imprègne de son odeur tandis que ma main découvre le soyeux du poil. Il vient de se produire quelque chose d'à la fois très fort et très doux ; des sensations nouvelles, à nulles autres comparables. Cette relation à peine entamée se déclare sous le signe de la passion. Elle ne me quittera plus jamais...

PREMIÈRES AMOURS

L'une des caractéristiques familiales est le sens de l'engagement associatif. Chez mon père, Serge Durand, il est remarquablement développé. Pas un événement local, une partie de pêche, de chasse, un match de foot sans qu'on le trouve au nombre des organisateurs. C'est simple, tout l'intéresse. L'un de ses copains, qui chasse à courre, l'invite bientôt à prendre part à un équipage. Il accepte.

Le mieux, se dit mon père, est d'acheter un cheval au plus vite – précisons qu'il n'a pas la moindre pratique de l'équitation. Comme on ne s'embarque pas en forêt à la poursuite de grands cervidés sans un minimum de préparation, un ancien cavalier des spahis est bientôt chargé de lui transmettre quelques notions élémentaires. Voilà comment notre premier cheval, une jument espagnole grise du nom de Gitane, s'invite parmi nous à l'été 1965. J'ai dix ans.

Mais force est de constater que Serge Durand et elle ne sont pas faits pour s'entendre. Il a peur de l'animal, il craint ses réactions qu'il se sait incapable de maîtriser. En selle, il est rigide, presque tétanisé.

Voilà comptés les jours de cette jument chez les Durand : mon père décide de la vendre au bout de trois mois avec un empressement comparable à celui qui fut le sien lors de son acquisition. Bien évidemment, la perspective de devoir renoncer à si aimable compagnonnage m'épouvante...

C'est à l'occasion d'un dîner que je trouve enfin les mots pour exprimer le désir qui me taraude : « Papa, s'il te plaît, ne la vends pas... Je veux que ce soit mon cheval ! » Ma mère et ma sœur Marianne me dévisagent subitement – je ne lis dans leurs yeux ni approbation ni désapprobation, juste de l'étonnement. Papa, lui, croise les doigts, puis opine énergiquement du chef tant il est convaincu que la décision qu'il vient de prendre est la bonne : « C'est bon, dit-il d'un ton décidé. Gitane n'ira pas entre d'autres mains... »

Le cheval a fait son entrée dans notre famille. Autant dire que les portes de la félicité s'ouvrent en grand devant moi...

Je suis sûr que nous allons devenir inséparables. Gitane est une rescapée d'un troupeau de chevaux arrivés en fraude à la frontière espagnole et voués à l'abattoir. L'été, elle gagnera son avoine en allant rejoindre le lot des chevaux destinés à l'initiation dans un enclos aux allures de ranch situé à La Grattus, pas très loin de chez mes parents. L'endroit est bordé d'une rivière, celle où j'ai fait mes premières brasses il n'y a pas si longtemps. Deux fois par semaine, Gitane et quelques congénères

PREMIÈRES AMOURS

procurent des sensations fortes aux gamins du village désireux de monter à cheval. Ensuite, ambiance western assurée avec les copains lorsque je m'enivre de mes premiers galops sur son dos. Je me positionne tout naturellement épaulés en arrière et trouve une assiette confortable, alors que mes jambes accompagnent le rythme des foulées. Je suis grisé par la vitesse lorsqu'elle m'emporte sur ses quatre sabots de vent. Va Gitane ! Gitane, ou Picador, ou encore Marjolaine...

Le piqueux de l'équipage auquel mon père a failli appartenir se voit promu maître de manège le temps d'un été – c'est dire si l'on prend les choses au sérieux. L'homme est rude et il me transmet des bribes de son savoir : ce sont les principes d'une équitation qui me permettront d'établir une relation harmonieuse et confiante avec n'importe quelle monture. Face à mes acquis et l'enthousiasme sans cesse grandissant que je manifeste – celui de mes copains l'est tout autant –, papa, toujours prompt à réagir, décide de passer à la vitesse supérieure. Il convainc ses amis de la nécessité d'ouvrir à Saint-Seurin un centre équestre digne de la municipalité. Roger Antoni, boucher chevalin de son état et par ailleurs passionné d'équitation, le rejoint dans son élan. Il vient de quitter à la suite de quelque fâcherie le club de Libourne et se fait fort d'établir, avec le groupe, les bases d'un club qui recense déjà quatre beaux chevaux pleins de sang. Quelques mois plus tard, la société hippique saint-seurinoise est née.

Elle se transporte bientôt avec ses pensionnaires dans un corps de ferme au lieu-dit « La Cabane », à Bel-Air. Un rectangle de terre y est aplani face à la bâtisse – rapidement et de façon assez sommaire, il faut bien l’admettre. Une étable est transformée en écurie... Au final, tout cela a fière allure.

Bientôt, le club est sollicité dans le cadre de diverses manifestations organisées par les villes et villages alentour. Le dimanche, dans une atmosphère de kermesse, nous franchissons des obstacles que constituent quelques bottes de paille montées les unes sur les autres ; ou alors ce sont des barriques au-dessus desquelles il nous faut passer. Je conserve comme autant de trésors les récompenses glanées au fil des comices agricoles – ce sont des plaques pour la plupart...

Le centre équestre de Saint-Seurin connaît un tel essor qu’il lui faut, deux ans plus tard, trouver un nouveau cadre pour sa dizaine de chevaux et ses cinquante licenciés. C’est le domaine du Petit-Bois qui l’accueille, à quelques kilomètres seulement. M. Raymond Bonnot, maire de Saint-Seurin, décide en 1966 d’acheter à la SAFER¹ le domaine qui s’étend alors sur une superficie de cinq hectares. Aujourd’hui, grâce au remembrement et à l’acquisition de parcelles au fil des ans et des opportunités, l’ensemble en totalise quarante. Mon père restera président de l’association durant quarante-cinq années – jusqu’à ce printemps 2012 où il nous a quittés. Ce fut l’affaire de sa vie.

1. Société d’aménagement foncier des exploitations rurales.

C'est aussi l'époque des premiers matchs de foot retransmis en noir et blanc par l'ORTF. Celle de Reims, de Just Fontaine et de Raymond Kopa, adulés par la nation tout entière. Je partage cette vénération et découvre, simultanément, combien le sport peut être générateur de passions. Pas une journée ne s'écoule sans activité physique. Pour qui, comme moi, est pétri de références sportives depuis qu'il est en âge de les comprendre, l'esprit de compétition succède inévitablement au goût du jeu. Il en est le prolongement naturel. Alors, haro le dimanche sur le club des Coqs Rouges ou celui de l'Espagnol de Bordeaux, les deux équipes rivales ! Le sport ne peut être une simple distraction : il faut gagner. Je m'imagine balle au pied, réalisant maintes prouesses techniques devant un stade chauffé à blanc...

À cheval aussi, il devient de plus en plus important de gagner. Mes copains du club et moi pratiquons avec passion et assiduité le concours complet d'équitation – une discipline dont l'Aquitaine est le berceau. Elle regroupe trois épreuves : dressage, cross en pleine nature et concours hippique. Pour qui aime exalter l'excellence de sa monture, sauter des barres dans une carrière et franchir d'impressionnants obstacles fixes en galopant des sentes qui embaument le pin, je ne vois pas ce qu'il pourrait y avoir de mieux. Plaisir et émotions garantis... M. Jarry, docteur vétérinaire, nous accompagne à chacun de nos déplacements car tout cela n'est pas sans risques. L'homme est imprégné des méthodes et de l'esprit classiques du Cadre noir de Saumur

pour y avoir passé plusieurs années et, retraité depuis peu, il nous a proposé d'enseigner l'art équestre à titre bénévole. Habitant Guîtres qui se trouve à un jet de pierre, il apporte aussi des soins réguliers aux chevaux. À force de « Sapristi ! » et de « À la bonne heure... », il me transmet les bases de l'équitation classique et des fondamentaux tels que monter avec une bride ou savoir présenter une reprise de dressage. Celui qu'il place au-dessus de tout, cependant, est le respect du cheval. C'est un dogme qu'il a tôt fait de nous apprendre...

À Saint-Seurin, ça galope et ça saute. Sous l'impulsion du Dr Jarry, les résultats en compétition ne se font pas attendre. À la belle Gitane a succédé dans mon cœur une jument alezan brûlé, offerte par mon grand-père paternel : Bonita. Selon sa dentition, elle a entre quatre et cinq ans lorsque nous l'achetons, sur les conseils avisés de M. Antoni, à un gitan prénommé Mario. La négociation est d'autant plus âpre que l'animal n'a pas de papiers. Le prix arrêté est de 1 450 nouveaux francs. Et lorsque le manouche frappe dans la main de mon père pour sceller leur marché, il se fend de cette prédiction : « Petit, tu auras de la chance. Acheter un cheval à un gitan, ça te portera bonheur... »

La relation que j'entretiens avec cette belle Andalouse est fusionnelle et elle m'offre bientôt mes premières victoires. Depuis que je l'ai, tout me réussit. Je passe mes examens sans encombre et c'est le directeur du Haras national de Saintes, M. Poupard

en personne, qui m'accorde mon deuxième degré peu avant mon douzième anniversaire.

Une nouvelle étape est franchie avec la venue au club, une fois par semaine, de Dominique Bentejac. « Benté », c'est le cavalier-vedette de la région, en passe de devenir pour vingt ans la référence absolue du complet en France – avec pas moins de trois titres de champion de France inscrits à son palmarès. À deux reprises, il a participé aux Jeux olympiques, disputé des championnats européens et mondiaux : c'est un surdoué.

À l'époque, les obstacles de cross sont effrayants et dangereux pour les chevaux comme pour les hommes, et leur franchissement n'est pas un exercice recommandé aux petites natures. Il n'est pas rare que des cavaliers demeurent estropiés et que des chevaux se tuent en chutant. Avec Bentejac, c'est « ça passe ou ça casse ». Il fait preuve d'une audace qui confine parfois à la folie. « Ça passe » la plupart du temps. Mais pas tout le temps : il garde d'un méchant panache sur obstacle naturel (où il a failli laisser sa peau) les stigmates d'une paralysie faciale. Chaque samedi, à la demande de mon père, il est parmi nous et dirige une reprise que je suis avec un petit groupe de cavaliers. Elle démarre invariablement par une bonne demi-heure de tape-cul ; voilà qui forge les fesses et le caractère. Parce qu'une demi-heure dans ces conditions, cela peut sembler long. Une fois achevée cette séance redoutée de tous, nous avons droit au franchissement d'obstacles de cross conçus par ses soins – je vous laisse imaginer –, suivi du sempiternel : « On finit

sur des barres... » Je sors de là vidé, épuisé tant par la fatigue que par le stress. Mais les progrès sont au rendez-vous. Et ils sont spectaculaires...

Au printemps 1967, lors d'un concours complet organisé à la maison, Bonita s'embourbe à la réception d'un talus en contrebass. Déséquilibrée, la jument effectue un panache spectaculaire avant de me tomber dessus. À peine le temps d'avoir peur... tout s'est passé si vite. D'abord, un rush d'adrénaline, l'impression fugitive qu'il n'y a plus rien à faire pour rattraper la situation, une douleur atroce – et puis plus rien. Alors que mon père rejoint à grandes enjambées les lieux de l'accident, il entend les gens dire : « Il est mort ! » Non, je suis encore un tout petit peu vivant. Inerte. Inconscient. Ailleurs, mais vivant. Et lorsque je reprends conscience quelques heures plus tard sous une tente de la Croix-Rouge, c'est pour capter un échange un peu vif entre mes parents qui se conclut de la sorte :

Maman : « Tu vas finir par le tuer ! Le cheval, c'est fini pour lui... C'est trop dangereux ! »

Papa : « Mais, écoute Arlette... »

Inutile d'insister. Les arguments de mon père resteront vains face à la détermination d'une mère qui a peur pour son fils. Durant huit jours, c'est le *statu quo*. Et puis, au cours d'un déjeuner, alors que j'ai du mal à me tenir assis et qu'une minerve m'enserme le cou, mon père tente une ultime charge – la plus héroïque d'entre toutes dans la mesure où mon état

risque de mettre à mal la stratégie que nous avons échafaudée lui et moi la veille au soir :

« Arlette, entreprend-il, tu as raison... Je reconnais que les obstacles de cross, c'est dangereux, on peut se tuer dessus parce qu'ils sont fixes ; toi et moi sommes bien d'accord sur ce point. En revanche, les obstacles de concours hippiques ne le sont pas... Quand on les heurte, ce sont les barres qui tombent, pas les chevaux. Alors, pour Pierre, c'en est fini du complet, d'accord ; mais accepte au moins qu'il continue en concours hippique... »

Au regard noir que ma mère me lance, je sais qu'elle a compris. La collusion est évidente, mais elle choisit de se laisser convaincre et finit par céder à ce déchirant dilemme. Mon sort de cavalier est désormais scellé...

Voilà en quelques mots ce qui a fait de moi un cavalier de jumping – même si, par la suite, j'ai été appelé à effectuer quelques concours complets en cinquième série du temps de mon service militaire. En attendant, j'enchaîne concours sur concours : Targon, Grézillac, Le Taillan, Périgueux, Brantôme, Saint-Jean-d'Angély, La Réole, et Saint-Médard-en-Jalles – selon moi, le plus beau club d'Aquitaine –, où, en septembre, la saison se termine toujours dans le cadre superbe de son château. C'est un événement pour le petit monde équestre de Bordeaux qui s'y réunit au grand complet. Sont présents cavaliers issus de l'aristocratie, éleveurs, militaires et anciens militaires, filles et fils de la grande bourgeoisie...

Je sens bien que l'on nous regarde avec un rien de condescendance. L'équitation est alors un sport réservé à une élite sociale à laquelle nous n'avons pas l'heur d'appartenir, nous les Durand. Difficile de s'intégrer quand, d'une part, on n'a pas de racines dans ce milieu et, d'autre part, on a des résultats plus qu'encourageants...

Je sais que l'on agace – d'ailleurs, depuis cette époque, je n'éprouve que méfiance envers ce milieu déconnecté de la réalité à force de se focaliser sur son nombril. Alors que nous sommes annonciateurs du grand vent de démocratisation qui va souffler sur l'équitation, la gentry locale nous prend pour des ploucs égarés dans son monde de traditions. Mon père a hérité une tuilerie de son père, qui la tenait du sien ; nous sommes d'honnêtes gens que d'aucuns appellent des « petits bourgeois ». Soit. On vit dans le confort, rien ne manque à la maison, nous sommes ouverts et accueillants – mais ignorants des canons du gotha. La belle affaire ! Je suis plus à l'aise dans les comices agricoles que dans les salons de Saint-Médard-en-Jalles. J'essuie donc des moqueries, des quolibets, des commentaires désobligeants. Je suis blessé et choqué. À Saint-Seurin, on a tous usé nos culottes à la communale et la discrimination sociale n'est pas notre domaine de prédilection. J'ai deux bonnes raisons de m'accrocher cependant. Avec mes chevaux dénués de tout pedigree, je fais face sans difficulté à ces hobereaux aussi engoncés dans leur veste rouge que dans leurs traditions. Et je ne laisse pas indifférentes quelques jeunes filles qui les accompagnent sur le terrain.